



Regards Croisés de Samuel Gallet, Mona El Yafi, Magali Mougel et Karin Serres

Retour sur l'écriture de Jour de Fête, un spectacle conçu et mis en scène par Alexandra Tobelaim

MAGALI : On n'en a jamais vraiment parlé entre nous, mais c'est quoi, la fête, pour vous ? Quels sont vos souvenirs de fêtes ?

MONA : La fête, pour moi, c'est en tout petit comité. Pour des raisons d'éloignement géographique ou humain, ma famille a été, pendant mon enfance et mon adolescence, quasiment exclusivement mes parents et mon frère. On était quatre, on était bien tous les quatre, et on faisait de très bons repas. On investissait beaucoup les anniversaires et les Noël. Les repas et les cadeaux – on passait beaucoup de temps avec mon frère à écrire et décorer les menus. La décoration des menus, ça, c'est un grand souvenir ! En revanche, dès qu'il s'est agi de fête au sens plus large, avec du monde, ça a été plus compliqué pour moi. J'ai été très mal à l'aise lors de mes premières booms, j'ai des souvenirs d'ennui profond, de désir de solitude. Mes meilleurs Jours de l'an ont toujours été en tête-à-tête ou avec quelques amis.

KARIN : Pour moi, tout se fête ! N'importe quelle occasion, même minuscule, je trouve. C'est un état d'esprit, une légèreté d'autant plus grande quand on peut la partager. Mes souvenirs : des fêtes familiales soit chiantes, soit drôles, les manèges et les tirettes des fêtes votives dans le Sud, la joie hirsute des carnivals déguisés de mon enfance, en banlieue parisienne puis à Nantes, avec la mi-carême. Je ne suis pas du tout coutumière des salles des fêtes, mais j'aime que ce service public existe.

SAMUEL : Je ne viens pas d'une famille très festive. Nous ne faisons pas beaucoup la fête. Il y avait quelque chose d'un peu suspect dans la fête, comme si elle était dangereuse, qu'elle pouvait à chaque instant déborder, créer de l'excès et de la gêne. C'est quand j'ai commencé des études de théâtre à Paris que j'ai découvert la fête, le plus souvent inattendue. C'est de cette période que je date mes premiers souvenirs de fêtes, de nuits blanches, de joie folle, de sensation de très grande liberté et d'immunité absolue. Et comme la fête, c'est par le théâtre que j'ai découvert les salles des fêtes en les écumant lors de spectacles en itinérance dans plusieurs théâtres où j'ai eu la chance de pouvoir travailler. Et toi, Magali ?

MAGALI : J'avoue que je n'ai jamais beaucoup aimé les fêtes. Sans doute parce que les fêtes n'étaient jamais des rassemblements joyeux dans ma famille. C'était toujours vécu comme une corvée. Un moment long et sans fin... où les gens finissaient trop éméchés pour se parler avec sympathie ! Mes vrais premiers souvenirs de fêtes arrivent plus tard, après mes études. En revanche, j'ai beaucoup fréquenté les salles des fêtes. Mes grands-parents étaient bouchers-traiteurs et ils cuisinaient pour de grands banquets, des mariages, au bal des pompiers en passant par les soirées dansantes organisées par les associations de sport. Quand j'étais gamine, on servait de renfort pour le service....

Je nous écoute et finalement, rien ne semblait nous prédestiner à écrire Jour de fête ! Et vous, pourquoi avoir accepté d'écrire à plusieurs mains ?



KARIN : Parce que la surprise de l'écriture collective me parle toujours ; parce que c'était tentant dramaturgiquement : plein de gens, plein d'époques, un futur public varié ; parce que c'est Alexandra Tobelaim qui le proposait ; parce que c'était vous trois et parce que c'était un beau défi et littéraire, et théâtral !

MONA : Avant Jour de fête, ma seule expérience d'écriture collective avait été lors des Bals littéraires, dans lesquels je t'avais d'ailleurs rencontré, Samuel. J'y avais été saisie par la joie que c'était d'écrire ensemble, d'inventer à plusieurs. Par le courage que ça demandait de faire lire des choses toutes fraîches, de faire confiance, de lâcher quelque chose de profond. Il m'a semblé passionnant de déployer ça dans un cadre plus vaste, avec l'ambition d'une pièce qui reste.

SAMUEL : J'ai toujours beaucoup aimé ces moments d'écriture collective parce que c'est souvent très dynamique, que ça permet de faire un pas de côté sur sa propre pratique quotidienne. J'aime aussi pouvoir avoir apprendre en regardant comment l'autre s'empare du sujet, comment chacune d'entre vous a déployé son territoire et sa singularité.

MAGALI : Il y a quelque chose de fascinant dans le processus d'écriture en collectif. D'abord, il y a ce temps incompressible où il faut imaginer ensemble, délimiter les chantiers d'écriture des unes et des autres, puis ce moment magnifique où les premières pages commencent à arriver et la façon dont l'écriture se construit en rebonds, en échos. Il y a quelque chose de magique dans la façon dont tout se déploie et s'agence. De mon côté je crois surtout que ce que j'aime dans ces projets, c'est quand nous nous trouvons réunies pour travailler et retravailler encore, après avoir rendu les premières versions du texte. Ça me galvanise à chaque fois. Puis vient le moment des représentations : il y a une étrange étrangeté, un peu de chacune et de chacun de nous dans les voix des personnages, et pourtant apparaît une cinquième voix, comme si nous avions été un temps une seule et même personne à donner vie aux personnages.

MONA : C'est vrai, c'était très fort de voir les personnages prendre vie au moment des représentations.

KARIN : J'ai adoré partager cette histoire avec des personnes inconnues qui étaient chez elles, l'enthousiasme participatif des jeunes en face de nous, qui étaient dans l'histoire à 100 %, les discussions techniques avec ma voisine.

MONA : J'ai eu la sensation que nous étions invitées chez les personnages, dans leur monde, leur temporalité, leurs fêtes. Que les différences de plumes donnaient de la vie, de la chair à cette histoire commune. J'en ai oublié le processus d'écriture, j'ai été pleinement spectatrice de cette famille, de cette saga, et je garde précieusement la photo prise pendant le spectacle et que nous avons reçue après la représentation. *(N.D.L.R. Lors de chaque représentation de Jour de Fête, une photographie est prise avec l'ensemble du public et des interprètes, puis elle est envoyée plusieurs semaines plus tard au domicile de chaque personne, en souvenir de la soirée)*

KARIN : J'avais oublié la photo ! Quand je l'ai reçue, j'ai ri. C'est dérisoire et en même temps énorme parce que ça nous relie à cette soirée-là, qui donc n'était pas si éphémère ! Pour moi, c'est typiquement une pensée créative d'Alexandra, j'adore. Une photo ne raconte rien du réel qu'on vit, c'est comme une traduction résumée, mais l'idée-cadeau personnelle qui vient nous trouver chez nous longtemps après est touchante. La preuve concrète de la fiction à laquelle on a participé, dans un endroit réel et proche.



MAGALI : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous aimeriez ajouter, retirer, dilater ? Est-ce que vous pensez que nous avons laissé trop de choses de côté ?

MONA : Je n'ai pas la sensation que nous avons laissé trop de choses de côté. J'ai l'impression que les personnages ont une épaisseur, et que le désir d'en savoir plus, sur le lien entre Elisabeth et Bilal, par exemple, fait partie de l'histoire. Il y a un mystère sur le fait que les liens entre eux soient si forts alors que toutes et tous n'appartiennent pas à la même famille. Et le mystère de ce lien me semble important.

KARIN : Rétrospectivement, je suis éblouie par la grâce de notre travail collectif. Parce qu'on est super bosseurs et bosseuses, sans problème d'ego, joueur et joueuses, et que le temps était court aussi : pas le temps d'hésiter, pas de regrets non plus. Si c'était à refaire, je passerais du temps à quatre, et même cinq avec Alexandra, à réfléchir ensemble pour créer un futur final encore plus décalé, surprenant et attirant, mais sur le plan concret, c'est-à-dire partageable par le public. Ce serait une réflexion-recherche à mener ensemble pour qu'elle nous embarque toutes et tous dans un plus grand arc temporel, dès le premier épisode.

SAMUEL : Je partage un peu le sentiment de Karin. Si c'était à refaire, oui, je souhaiterais pouvoir partir sur un plus grand arc temporel. Je me souviens que nous avons évoqué au début une histoire sur cent ans. Une épopée. Il y a toujours une satisfaction de voir que nous sommes arrivés à écrire ce texte sur temps relativement court et dans une dynamique collective généreuse et joyeuse. Et c'est peut-être aussi cette urgence qui permet cela. J'aime la pièce telle qu'elle existe, je vois ses forces, sa netteté. Et en même temps, je rêve si c'était à refaire, que nous puissions écrire encore le triple, de continuer à raconter ces histoires, de continuer à déployer des épopées.

MAGALI : Est-ce qu'il y a une scène coupée que vous aimeriez partager ?

MONA : Oui ! Le « Conflit de la salle des fêtes ». Dans un premier temps, nous avons pensé des sortes d'intermèdes entre les fêtes principales. Nous nous sommes rendu compte ensuite qu'il fallait ne jamais lâcher nos personnages principaux pour ne pas diluer l'action. Le conflit de la salle des fêtes a disparu et c'est tant mieux, mais tout de même... Vous auriez su que la salle avait également été réservée pour le baptême du petit Fisher et que le maire avait été très difficilement joignable, puis avait débarqué en mode Cowboy du Far West pour tenter maladroitement de calmer la famille Fisher, qui préparait cet événement depuis des mois...

KARIN : J'ai toujours en tête la danse de Lionel avec son chien dans la salle des fêtes vide, au début de mon premier intermède prévu, qui a été coupé – impossible à mettre en scène avec du public, bien sûr. Mais j'ai l'impression de l'avoir vécue pendant l'écriture, comme si c'était moi le fantôme de Bilal ou plutôt comme si j'étais la salle elle-même et que Lionel danse magnifiquement à l'intérieur de moi, avec son chien invisible : l'impression d'avoir vécu leur joie sauvage – celle d'une fête juste pour soi.

Entretien réalisé par Magali Mougel pour le NEST - CDN Transfrontalier de Thionville-Grand Est

